

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 22

Artikel: Le faiseur d'embarras
Autor: Petit-Senn, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1922 pour

3 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



QUVETTA ET LO MENISTRE

QO vo dere lo fin mot, Quvetta étai ion de cliiau coo que l'ant étâ fé po fère eindéva lè z'auto; on minna-mor que n'avâi rein que lo porta-pipa de bon, dâi croûie ruse à n'ein teni boutiqua et à resta mé de veingt an sein avâi fauta d'ein ratselâ; on vaudâi pllein de cabosse que lâi avâi rein manquâ qu'on bocon de vergogne po itre on hommo de sorta. Avoué cein on mourgâre dè la métsance et adî à aneci lè z'auto. Sa fenna, que l'avâi rido de pacheince, desâi :

— Eh ! serpeint de Quvetta ! se lo diâblilio vail-lâi pi lè quatre fé dau tsin, lâi a grand teimps que l'arâi rapertsi !

le mourgâve tant qu'âo menistre, mîmameint que s'êtâi met à recordâ la Bibllia et à lière ti lè lâvro de pridzo po pouâi l'eimbêtâ à tsavon. Adan, aprî lo pridzo, ie desâi âo menistre — que l'êtâi 'na tant brâva dzein qu'on lâi arâi bailli à gardâ tote lè damuzalle dau paî — desâi dan âo menistre, monsu Esaie :

— Vo z'âi fé on bin biau pridzo, mâ l'è dza liè l'autr'hi dein on lâvro que sè dit : Les prédicateurs sous Louis XIV.

Et cein fasâi delâo âo menistre.

On coup, onna demeindze de coumenion, lo motî étâi pllein, lo menistre étâi dza aguelhî su sa dzèire. Quvetta étâi dein lo premi banc. Monsu Esaie l'avâi prâi son texte, quemet diant, dein la Bibllia iô sè dit : Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.

L'avâi coumeinci dinse :

— Dieu seul est grand, mes frères !

Adan, ne vaitcè-te pas que cliia freguelhie de Quvetta fâ à son vesin, prau fé po que lo menistre l'ouïe :

— Ça c'est de Massillon ! (Cli certain Massillon étâi on vilhio menistre que l'êtâi on tot fin po prèdzi.)

Monsu Esaie l'êtâi venu rodzo quemet onna ter-lupa, mâ repregnâ son discou :

— Mais moi, ie me sens confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail.

— Ça c'est de Bossuet ! que fâ Quvetta. (Cli Bossuet l'avâi z'u étâ dau synode.)

Lo menistre étâi venu asse bliian qu'on motchau de damuzalle. Tot parâi continuâve :

— Car il faudra se repentir et qu'on dise de chacun de vous : « Il frappe à la porte de la vérité par les prières et par les larmes. »

— Ça c'est de Mascaron, que fâ Quvetta. (Mascaron l'êtâi assebin on menistre de dévant quarante-cin, que fasâi plliorâ tote lè dzein et lè vilhie fenne, tant fasâi biau l'ouïre.)

Monsu Esaie l'êtâi vegnâ asse vè que dau porrâ et coumeincive à quequelhî :

— Mais... il faut se repentir sincèrement, de crainte de devenir un hypocrite réel, tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule. — Ça c'est de Bourdaloue ! (que l'êtâi assebin on coo que prèdzive rido bin) qu'atteve Quvetta.

Sti coup, lo menistre ne put pe rein mé lâi teni. Sè vire vè Quvetta et lâi dit :

— Monsieur Quvetta, vous êtes un impertinent. Et cliia tsaravoûta de Quvetta l'a répondu :

— Ça c'est de vous, monsieur le ministre !
Marc à Louis, du Conteur.

ENTRE NOUS, VOISINE

LE printemps est mort, voisine, vive l'été !
Car nous voici déjà presque en été. Les roses de juin parfument le jardin, le crépuscule tardif à la clarté de l'aube et c'est hier que nos filles ont passé le seuil de l'église sous leur voile blanc de communiantes !

Je me demande, voisine, si nous comprenons bien l'importance de l'acte qu'elles remplissent ainsi ; si nous savons, surtout, le leur faire comprendre ?

Hier encore, elles avaient le front penché sur leurs livres d'étude ; nous étions à leurs côtés prêtes à les défendre contre les influences étrangères et les dangers du « monde ». ... les voici, aujourd'hui, libres de danser, de flirter, de faire, en somme, ce que bon leur semble ! Je sais qu'il est un moment où il devient nécessaire d'accorder sa liberté à la jeune fille... sans cela elle risquerait de la prendre toute seule !... Mais je n'aime pas que cette émancipation suive de si près l'espèce de retraite qu'est l'instruction religieuse. Et je n'aime pas davantage la mode des cadeaux de réception. Les parents peuvent toujours offrir le bijou de famille, qui marquera cette date d'un beau souvenir, mais pourquoi faire d'un événement purement religieux une petite foire aux vanités ! Je sais une fillette qui vient de recevoir, pour sa réception, exactement quatre-vingt-douze cadeaux, plus sa première lingerie garnie de valenciennes et une « robe modèle » de chez le grand faiseur ! Avouez, ma voisine, que cela n'a pas le sens commun et que c'est nous, les mères sans jugement, ou trop faibles, qui bien souvent, sommes responsables de cette légèreté moderne que nous déplorons les toutes premières.

Courage, voisine, restez la « maman » de votre petite « Première Communion » ; soyez la « compagne », mais demeurez aussi l'autorité et chacune, vous verrez, s'en trouvera bien ! L'Effeuilleuse.

Comme à Waterloo. — Le valet de chambre annonçait :

— M. Charles Cambronne désire vous parler.

— Est-ce le fils du général ?

— Non, c'est son arrière-petit-fils.

— Hélas ! que va-t-il me dire ?

ARMOIRIES COMMUNALES.



Peney-le-Jorat a fait frapper pour ses soldats une médaille en commémoration de la garde des frontières. Sur cette médaille on voit un écusson bleu chargé de trois sapins d'argent émergeant chacun d'un mont d'argent. Ces armes ont été adoptées comme armoiries communales après y avoir ajouté aux deux angles supérieurs un tavan d'or.

Les sapins rappellent le Jorat et ses magnifiques forêts. Les *tavans* sont une allusion au sobriquet des gens de Peney.

Ne chante-t-on pas, dans la *Dîme* de Morax, à la Ronde du Jorat :

Les *talènes* sont à Vulliens,

Mais à Peney, les gros *tavans*.

Les bons Vaudois abonnés du *Conteur* savent que *talène* est le nom vaudois du frelon et *tavan* celui du taon ; si nous le rappelons ici, c'est pour les étrangers qui nous font l'honneur de nous lire.

* * *



Gimel. — On nous communique les lignes suivantes concernant les armoiries de cette commune :

« Les armoiries de Gimel portent : de gueules à deux enfants jumeaux d'argent. Ces armoiries figurent déjà sur un sceau qui semble dater du commencement du dix-huitième siècle et qui porte la légende : *(Sceau) de la Commune de Gimel*.

Au centre, dans un écu, figure le type des gémeaux. Ce signe du Zodiaque a sans doute pour but de rappeler l'origine du nom de Gimel. Sur ce sceau, les gémeaux ne sont pas indiqués. Il a été publié par M. le pasteur Ruchet, dans les *Archives héraldiques suisses* de 1914 (page 30) d'après un document de 1750, communiqué par M. Marc Henrioud.

Voici les plus anciennes formes du nom de Gimel : entre 983 et 993. Gemella ; en 1051, Gimellis ; en 1139, Gemes ; en 1172, Gimelz, en 1265 et 1344, Gimez ; en 1285, Gemels ; en 1299, Gimello ; en 1494, Gymelz. Ce nom vient de gemellus, qui en latin signifie jumeau, double, soit : *villae gemellae* : fermes jumelles ou voisines.

La commune de Gimel a adopté un fond rouge (gueules), elle a ainsi les couleurs de Romainmôlier dont elle dépendait au moyen âge. »

LE FAISEUR D'EMBARRAS

JE suis surpris que Molière n'ait pas fait une comédie tout entière sur le *faiseur d'embarras*, car c'est un des caractères qui se présentent le plus souvent dans le monde, et à Genève surtout. caractère né, selon moi, d'une ambition *populacière*, d'un amour-propre affamé et d'un désir insatiable de fixer les regards de la foule.

Le *faiseur d'embarras* brille et s'agite particulièrement dans toutes les circonstances qui mettent en mouvement un grand nombre de personnes. Ces occasions favorables à son penchant sont pour lui comme un piédestal sur lequel il se pose pour être vu ; il aime que les yeux con-

vergent sur lui; il aspire à être l'objet de l'attention générale. Etre inaperçu, pour lui, est un immense malheur, et l'obscurité que d'autres désirent serait, pour lui, une mort anticipée.

Qu'on ne me demande point l'état, les connaissances, les penchants, les talents du *faiseur d'embarras*; il est tout et sait tout. Il se lance partout où il y a des badauds à séduire, des suffrages à capter, de l'admiration à accaparer; il fait au besoin des couplets de circonstance, ou se transforme en musicien pour faire sauter une réunion de jeunes filles. La manière dont il tire parti de ses moindres facultés fait qu'elles semblent grandir instantanément; il les étale de telle sorte qu'elles paraissent dans tout leur lustre; il les jette à la face du ciel au moment favorable, et son mérite jaillit, pressé par l'a-propos dramatique, qu'il saisit mieux que personne. En effet, y a-t-il émeute sur la place publique, le voilà sur la borne voisine, pérorant et habillant de petites pensées avec de grands mots; il sue, se démène, s'agite, et bientôt il est désigné comme le Cicéron de l'arrondissement ou le Démotènes du faubourg.

Une batterie surgit-elle au sein d'un nombreux rassemblement, le voilà qui se précipite entre les combattants, et se constitue juge des parties contendantes; il leur beugle de la corde, leur hurle de l'harmonie, et aussitôt il est proclamé le modérateur des bouchons et le saint Louis des altercations populaires.

Une cérémonie a-t-elle lieu, il faut qu'il remplisse, non les fonctions les plus essentielles, mais celles qui sont le plus en évidence: il voudrait pouvoir devenir la *bannière* d'une procession, le *drapeau* d'un régiment; en un mot il fait tout pour que chacun l'y voie, l'y remarque et puisse dire, en parlant de la fête: « M. X. y était ».

Y a-t-il grand concert, on ne saurait l'exécuter sans qu'il ait l'air de le mener à lui tout seul: armé d'un énorme rouleau de musique, il frappe la mesure avec énergie, chante avec onction, court d'un point à un autre, se multiplie pour paraître en tous lieux à la fois; comme un cristal il se tourne en tous sens pour briller par ses diverses facettes, et, rendu, haletant, harassé, il expose avec orgueil aux yeux des auditeurs son intéressante fatigue et son dévouement trempé de sueur.

Arrive-t-il dans la sphère où se trouve un homme célèbre dont l'éclat pourrait faire pâlir le sien, il se fait son satellite, il s'illumine aux rayons de l'astre nouveau, il partage l'attention que pouvait lui dérober le mérite exotique, et fait tourner au profit de son illustration indigène l'événement qui, sans son adresse, aurait pu la faire oublier ou l'affaiblir.

Le *faiseur d'embarras*, complètement nul dans un tête à tête ou dans une réunion d'hommes de mérite, a besoin d'une galerie nombreuse et bruyante, bien en vue; l'estrade, les tréteaux, la tribune, voilà son élément; sa véritable place même serait au sommet d'une pyramide, et il n'est jamais plus à son aise qu'à la tête d'un corps armé, ou dans une de ces places éminentes grâce auxquelles on peut faire un grand étalage d'un petit pouvoir éphémère. Oh! alors, le *faiseur d'embarras* ne se sent pas de joie; il marche droit comme un I, enfle ses joues comme un ballon, et, en échange des regards d'une population attentive et émerveillée, il daigne lui accorder un coup d'œil de protection et d'intérêt.

Le *faiseur d'embarras* est philanthrope par excellence: et, rendons-lui justice, c'est là son beau côté. Tous les revers l'attendrissent. Il se passionne pour les Grecs, quête pour les Polonais, ouvre des souscriptions pour les incendiés, en un mot il accole son nom à toutes les grandes infortunes, il est adhérent à toutes les catastrophes retentissantes; et, si son offrande n'est pas la plus considérable, elle est du moins la première qu'on trouve sur les listes des cœurs sensibles et généreux.

En un mot, le *faiseur d'embarras* ne saurait être là où il ne se fait ni voir ni entendre; son acte de présence est toujours dramatique,

bruyant. Il ne peut passer *in-cognito* dans le monde, et partout où vous voyez un homme qui se lève sur ses pieds pour être aperçu, approchez, et vous êtes sûr de le trouver devant vous.

J. Petit-Senn.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Sallette et barboutzel.

Les souvenirs d'enfan-ance
Ne s'effa-a-cent jamais.

LE « joli mai, le joli mois de mai qui embaume » est revenu et avec lui le printemps. La nature est de toute beauté; l'herbe vert tendre, déjà haute, laisse passer des tiges peu feuillées surmontées d'une fleur en épi rougeâtre. Ne faites pas l'injure à un gamin qui ne soit citadin pur, de lui demander s'il connaît cette plante, il vous rirait au nez et vous plaindrait d'ignorer la *Sallette* que mon ami Eugène enseigne à ses élèves à appeler « rumex acetosa ». Quoique vieux tout blanc, vieux tremblant, lorsqu'une de ces plantes se trouve à ma portée, je la cueille avec respect et la machouille avec délice, ce goût acidulé me rappelle le bon temps de ma jeunesse et ravive de vieux souvenirs. Les petits Lausannois d'il y a soixante ans savaient qu'aux premiers jours de mai on avait des chances de trouver ce précieux légume en Chamblandes ou à Vidy, dans ces prés gras, arrosés par les égouts de la ville; c'était peut-être ces résidus qui donnaient le goût que nous aimions à ces herbages! Mais, comme disait l'un d'entre nous, la répugnance ne me dégoûte pas. Et l'on mangeait de la salette à s'en donner une indigestion et on en rapportait des gerbes à la maison, gerbes que nos parents mettaient régulièrement dans la « caisse des balayures »; ce qui n'avait aucune importance, car le lendemain on n'y pensait plus.

Mais tout lasse, au bout de peu de jours, la salette devenait dure et coriace, elle manquait de charme et ne « redemandait plus »; on la dédaignait, on lui préférait une autre pâture: le *barboutzel*, que mon ami Eugène dénomme « tragapogon pratense » (c'est beau le silence!). Nous ignorions que cet herbage avec ses belles fleurs jaunes, dont la tige laissait couler un lait blanc lorsqu'on le cueillait, c'était le salsifis sauvage. Cette herbe était estimée pour son goût amer et doucereux. Nos braves mères n'appréciaient pas ce légume, parce que la sève faisait à nos vêtements clairs des taches quasi indélébiles et pedzantes, très difficiles à nettoyer. A part ce petit inconvenient, nous nous délections à mâcher le barboutzel.

On ne voit plus aujourd'hui les enfants mâchonner salette ou barboutzel, on ne prise plus ces simples. Je reconnais qu'on peut les ignorer et s'en passer, mais je leur dois bien des jouissances, d'antan et je crois que beaucoup de « vieux tout blancs, vieux tremblants » sont comme moi. C'est pour eux que j'ai rappelé ce qui précède.

Mérine.

En se retrouvant. — Deux vieilles connaissances se rencontrent dans un tramway. Le hasard les a assis l'un à côté de l'autre et comme ils se sont regardés sans se reconnaître, il en résulte la conversation suivante, typique, inévitable, et qui correspond bien à la profondeur des amitiés humaines.

- Hé, pas vrai ?
- Tiens, pas possible !
- Non, elle est bien bonne !
- Ben, quand on m'aurait dit !
- Comment ça va ?
- Pas mal et toi ?
- Eh ! bien, tu vois, pas mal, merci.
- T'as rajeuni...
- Oh ! pas tant. Mais c'est toi qui a rajeuni.
- Et alors, ça va toujours ?
- Ça va, comme les vieux.
- Quel temps !
- Ne m'en parle pas.
- Et chez toi ?
- Oh ! ça va. Et chez toi ?
- Oh ! ça va, merci.
- Ah ! il faut que je descende.
- Adieu, au revoir.
- Adieu, au revoir.
- Etc., etc.

LE CARABINIER VAUDOIS



L'occasion de la seconde réunion des carabiniers vaudois, qui a eu lieu il y a une quinzaine de jours à Moudon, un chroniqueur écrit :

« Touchante, cette assemblée de militaires de tous grades et de toutes volées, où le colonel se retrouvait avec son ancien camarade d'école de recrues, resté simple soldat et devenu Landsturmiener. Nos carabiniers ne portent plus ni chapeau à plumes de coq, crânement posé sur l'oreille, à la Bersaglière, ni pantalon bleu de ciel se perdant dans la guêtre éclatante de blancheur. Au cours des années et des adaptations de l'uniforme, à la « visibilité », ils ont même perdu la tunique verte à boutons d'or, rehaussée du somptueux col noir. De leur ancien costume et de l'ancienne couleur du corps — celle qu'on retrouvait partout, chez les chasseurs français, chez les Jäger autrichiens, chez les carabiniers belges — il ne reste plus que le vert du bas de la manche. Le recrutement ne se fait plus exclusivement chez les bons tireurs; il ne faut plus avoir atteint tant de fois le fin milieu de la cible pour devenir carabinier. Et puis, le bataillon est maintenant enrégimenté, embrigadé, il ne dépend plus directement du commandant de la division dont il était le soutien. « Allons, faites donc donner la garde ! » criait-il.

« N'importe, l'esprit des carabiniers vaudois est resté le même. On l'a constaté l'autre jour à Moudon, l'année dernière à Vallorbe, où les « tuniques vertes », tel est leur surnom chez nous, se réunissaient pour la première fois depuis la fin de la grande guerre et de la démobilisation. On vit alors deux nonagénaires paralytiques se faire rouler en fauteuil dans le cortège, le chef coiffé du fameux chapeau à plumes; c'est tout ce qu'il leur restait de l'uniforme avec lequel ils avaient marché vers la frontière du Rhin, en 1857. »

COLLABORATION ESTIVALE

Le tempérament vaudois exposé en quelques mots.
Etienne. — J'ai faim, Jules !
Jules. — Etienne, j'ai faim !
Etienne et Jules. — Allons prendre un verre.

* * *

L'homme dans tout son cynisme :
Elle. — Mon amour pour toi est si grand que je n'en ai pas dormi de toute la nuit; et toi, mon chéri ?
Lui. — Moi j'ai fait un bon somme. Si j'avais prévu que tu restes éveillée, je t'aurais donné ma comptabilité à mettre en ordre.

* * *

La femme dans toute sa frivolité :
Le mari jaloux. — Comment ! tu ne l'as pas giflé ! Tu acceptes donc ses baisers, à présent ?
Elle. — Moi, accepter ses baisers ? jamais ! Aussitôt qu'il m'en donne un, je le lui rends.

* * *

Les mots doux :
Madame. — Tes idées ne forment qu'un amas de crétineries.
Monsieur. — Les tiennes n'en forment pas qu'un.

* * *

De la politesse des écoliers :
Le professeur de chant. — Travaillez votre voix mon enfant, c'est durant la jeunesse que l'on peut former le timbre.
L'élève. — Tandis qu'à votre âge il est trop tard on est déjà timbré.

* * *

Au clair de lune :
L'amoureux. — Ton affection à mon égard diminue... Pourquoi ne m'appelles-tu plus ton chou ? Dis-moi mon ange ?
Son ange. — Parce que je te trouve l'air navet.

* * *

De l'intérêt qu'on porte parfois à la chose publique dans le pays de Vaud :
— En somme, qu'es-tu ? Radical ?... Socialiste ?
— Oh ! vois-tu, j'ai pas bonne mémoire, y te faut ça demander à ma femme.

* * *

Regrets sincères :
— Maintenant que l'enterrement de ta belle-mère est passé, te voilà de nouveau contraint au travail.
— Hélas ! ce n'est pas tous les jours fête !

André Marcel.